1900 L'EXPOSITION N° 121

FIGARO ILLUSTRÉ



ÉDITEURS

MANZI, JOYANT & Cie — 24, boulevard des Capucines

LE FIGARO — 26, rue Drouot

PARIS

LA PLUS GRANDE MANUFACTURE DE VOITURES

(1,200 OUVRIERS)

La Carrosserie Industrielle

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 3 MILLIONS

Siège Social et Magasins :

228, Faubourg Saint-Martin — PARIS

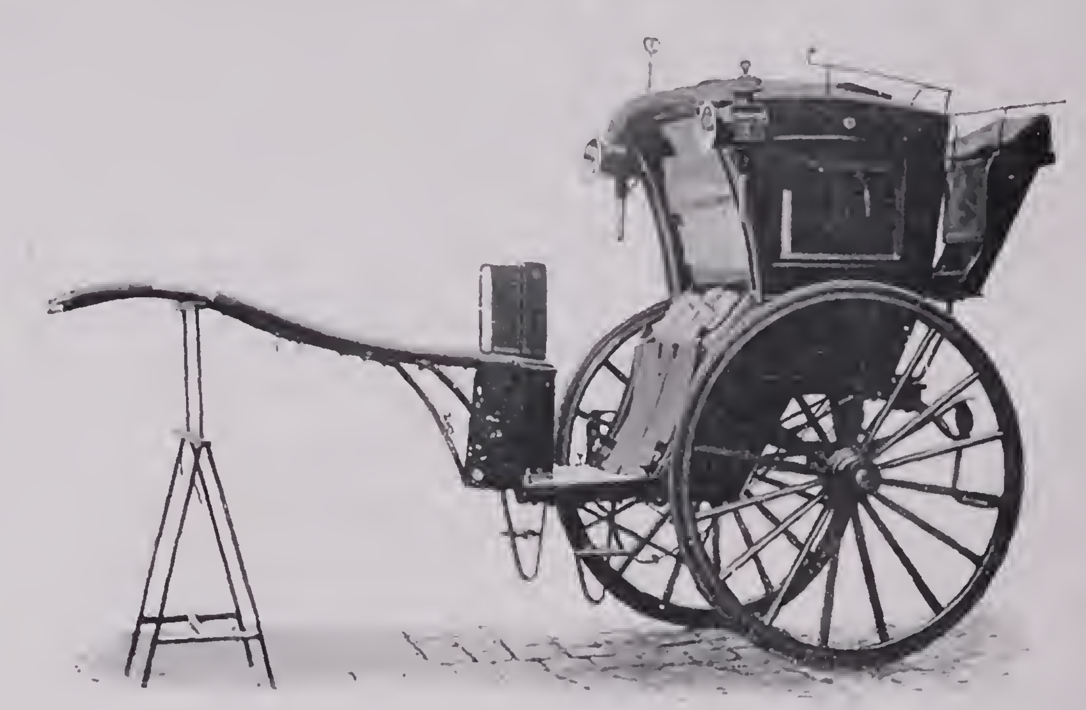
EXPOSITION UNIVERSELLE
Paris 1899
MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION INTERNATIONALE
Bruxelles 1897
DIPLOME D'HONNEUR

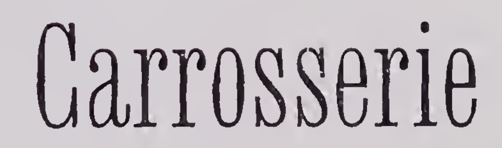




Marque Déposée







Carrosserie

POUR

AUTOMOBILES





ROUES

caoutchoutées





Réparations

CATALOGUE

FRANCO



EXPOSITION PERMANENTE DES MODÈLES LES PLUS NOUVEAUX



EXPOSITION DE 1900. — LA RUE DES NATIONS

Debout sur le pont du bateau, les éminents directeurs de l'Exposition de 1900 contemplent la rue des Nations, l'ornement de la Ville improvisée par leur génie; mais en les voyant si dignes, si élégants et si corrects, on se demande s'ils se préoccupent de leur œuvre gigantesque ou s'ils ne sont pas plus fiers de porter le costume à 69 fr. 50 du Maître High Life Tailor, dont les magasins de la rue Richelieu, 112, au Boulevard, feront une si rude concurrence aux Palais du Champ-de-Mars et du Trocadéro.

Dix-huitième année. AVRIL 1900 Deuxième série — N° 121 C.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.

L'EXPOSITION DE 1900



François Flameng, del.

M. ALFRED PICARD, COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION



Cliché Carte de Mazbourg.
FRISE DE TRENTE METRES EXÉCUTÉE PAR M. FRÈRE. — Façade du Palais des Industries diverses (*Esplanade, côté Constantine*).
Architecte : M. Toppey-Bailly ; Décorateur : M. Charles Bernard.

L'EXPOSITION DE 1900

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION, par Antonin Proust. — *DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES*, par A. Thiébault-Sisson. — *L'EXPOSITION DÉCENNALE : Benjamin-Constant*, par Henri Frantz

GRANDE PRIME EN COULEURS :

SUR LA SEINE. — LES PALAIS DES NATIONS

L'Exposition universelle et internationale de 1900 ouvrira ses portes, ainsi qu'il a été décrété dès 1894, en ce mois d'avril. Loin d'être en retard, les organisateurs seront même en avance sur leurs prévisions. C'est le 15 avril que devait s'ouvrir l'Exposition de 1900, pour prendre fin le 5 novembre. Or, l'inauguration solennelle aura lieu le samedi 14. Espérons que la date de la fermeture sera reculée comme a été avancée la date de l'ouverture et qu'elle sera reculée de plus de vingt-quatre heures.

Paris vient, en effet, de subir un hiver, sinon froid, du moins tellement pluvieux, que le Printemps, l'Été et l'Automne lui doivent une compensation.

L'Exposition de 1889 a joui, pendant le cours de sa trop brève existence, d'une température idéale, exceptionnelle. Pas un nuage n'est venu ternir l'éclat de ses splendeurs et, si elle a été au cours de ce siècle la fête la plus favorisée, l'effort gigantesque que vient de faire l'Exposition de 1900 pour accumuler sur les deux rives de la Seine, depuis la place de la Concorde jusqu'aux confins de Grenelle, les attractions les plus extraordinaires que l'on ait encore réunies, lui donne tous les droits à ce traitement de faveur que le soleil a réservé aux joies internationales de 1889.

Ce n'est pas seulement une vaste kermesse que le génie de M. Picard a conçue, c'est une complète revue de tous les progrès accomplis par l'esprit humain.

La classification imaginée par lui et qui consiste dans l'étalage rétrospectif des conquêtes humaines, dans l'exhibition des produits dont nous usons et dans la fabrication desdits produits sous l'œil du laïque, constitue une pensée neuve et une pensée haute. Les Expositions de 1855, de 1867, de 1878 et de 1889 ont été des solennités majestueuses, utiles et gaies, particulièrement celles de 1855 et de 1867, mais 1900 a profité des expériences faites ; il a voulu faire mieux et il a fait mieux. Réussira-t-il autant ? C'est ce que nous discuterons tout à l'heure.

Lorsque l'on monte sur la plate-forme de la Tour Eiffel, qui se dresse au-dessus des constructions innombrables et que l'œil embrasse tout ce qui a été édifié par la fantaisie des architectes, on demeure ébloui. On rend tout d'abord justice au respect que M. Picard et son collaborateur principal, M. Bouvard, ont montré pour les puissantes conceptions de ce grand Français qui a nom Gabriel et qui, dès la fin du dernier siècle, avait projeté de faire, des Tuileries au pont de Neuilly, la plus magnifique percée qu'il y ait au monde, en la coupant, à la hauteur des jardins Beaujon, par les deux bras d'une croix, dont l'un avait à son extrémité la coupole des Invalides et l'autre le parc Monceau. Hélas ! depuis, la partie à droite des Champs-Élysées a été envahie par la maladie de la pierre, et il faudra bien des opérations cystotomiques pour remédier au mal et la débarrasser des calculs qu'y ont accumulés les entrepreneurs de bâtisses. Dans la partie gauche, si le second Empire a obstrué, avec le Palais de l'Industrie, le carré Marigny, on ne saurait lui en faire un reproche, son intention première n'étant que de mettre là un abri provisoire.



FRANÇOIS FLAMENG. — ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES
Figures de M. Chaplain, de M. Bouvard et de M. Raulin

Aujourd'hui cet abri, longuement utilisé, a disparu, et l'avenue se déroule entre le Petit Palais et le Grand Palais jusqu'au pont Alexandre III, qui lui fait franchir la Seine pour la conduire, comme le voulait Gabriel, au pied du chef-d'œuvre de Mansart.

Le rétrécissement produit sur l'Esplanade par le rapprochement des constructions disparaîtra au lendemain de l'Exposition de 1900.

En attendant ce dégagement, M. Stéphane Dervillé, directeur de la section française, l'un des hommes les plus charmants et les plus avisés de notre temps, un artiste véritable — ils sont rares — a su, derrière le rideau nurembergeois des façades bizarres trop rapprochées, disposer, sous les quinconces de l'Esplanade, des installations d'un goût parfait, d'une variété amusante, empruntées aux souvenirs de nos vieilles provinces françaises. Secondé par M. Mazure, il a su, sans déranger un arbre, arranger les décors les plus séduisants qui se puissent imaginer. Et, si sous la première partie de l'Esplanade des Invalides on entend gronder les machines de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, on ne saurait lui en faire un reproche, pas plus qu'on ne peut lui

reprocher d'avoir laissé cette même Compagnie des chemins de fer de l'Ouest planter, devant le Ministère des Affaires étrangères, le déplorable bâtiment de sa gare.

Qu'y aura-t-il dans les galeries de l'Esplanade des Invalides, sous ces innombrables clochetons ? Certainement les exhibitions les plus intéressantes qui se puissent imaginer. M. Carnot y dispose, comme au Champ-de-Mars, les musées centennaux, et l'on sait que la tradition des Carnot est d'organiser la victoire. Puis les arts décoratifs s'y installeront et ce ne seront pas les moindres curiosités que présentera le groupe XII avec la *décoration et le mobilier des édifices publics et des habitations*, et le groupe XV des *industries diverses*.



François Flameng, del.

M. BOUVARD, DIRECTEUR DE L'ARCHITECTURE, DES PARCS ET JARDINS ET DU SERVICE DES FÊTES

* * *

Du haut de la Tour Eiffel, deux choses me frappent dans cette portion de l'Exposition de 1900, c'est, tout d'abord, la place que tiennent ces vieux canons des Invalides, objets d'art d'un goût supérieur, auprès desquels notre modeste artillerie, si grand que soit son mépris pour les vieilles formes et les vieilles pratiques, ferait piètre figure. Je parle, bien entendu, comme Bridoison, de la forme, puis la grande arche du pont Alexandre III, de près de cent mètres d'ouverture, qui franchit la Seine d'un seul jet.



ENTRÉE PAR L'AVENUE DE LA BOURDONNAIS — PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ

VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION DE 1900 AU

Je confesse ma prédilection pour l'emploi du fer, qui est destiné à transformer l'architecture de l'avenir, et je n'hésite pas à dire que je regrette que l'Exposition de 1900 ne soit pas plus largement entrée dans la voie que lui avaient tracée les Expositions précédentes.

Mais c'est là une simple réserve qui a, sans doute, une explication excellente.

C'est un véritable tour de force de la part de M. Alfred Picard et de ses collaborateurs, MM. Roux et Delaunay-Belleville, d'avoir pu accumuler sur le versant du Trocadéro non seulement les expositions coloniales françaises et étrangères, et d'avoir disposé sur le quai d'Orsay, à droite du pont de l'Alma, la masse réjouissante en ses lignes et en sa coloration, des pavillons étrangers. Plusieurs de ces pavillons ont dû venir effleurer les bases de la Tour Eiffel ; d'autres, comme ceux de la Russie et de la Chine, ont très heureusement pris place sur ce même Trocadéro, au milieu des installations exotiques, où l'imagination des artistes s'est donné libre carrière.

Tout cela est un peu serré, au dire des esprits chagrins. La circulation sur le quai d'Orsay, par le chemin de fer des Moulineaux, par les tramways, par les trottoirs électriques superposés, a eu sa place mesurée. D'accord. Mais il n'est rien qui n'ait trouvé l'espace voulu pour exhiber ses produits et installer la traction nécessaire. De quoi se plaint-on alors ?

On a si peu de motifs de se plaindre, que M. Alfred Picard, en multipliant les moyens de communication, en prodiguant les passerelles, en secondant de tout son pouvoir l'établissement du métropolitain, le prolongement de la ligne d'Orléans jusqu'au quai d'Orsay, a fait preuve d'une rare prévoyance.

Depuis qu'il a été investi des fonctions de commissaire général, M. Alfred Picard a vu passer bien des ministres à la rue de Grenelle. Il n'a pas toujours eu à se louer de l'activité de quelques-uns d'entre eux. Il en est qui lui ont fait attendre non seulement les signatures à apposer au pied des décrets utiles, mais qui ont ajourné la promulgation de ces décrets. Il demeure seul responsable des retards que peut éprouver l'installation définitive de l'Exposition de 1900 à la date fixée. En réalité, cette responsabilité ne lui appartient pas.



F. FLAMENG. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES

Etude pour la figure de M. Rautin

Lorsque j'étais, l'autre jour, sur la Tour Eiffel, contemplant le gâchis du Champ-de-Mars, admirant l'activité que déploient les architectes et les jardiniers de la Ville pour remédier à ce gâchis, je me faisais cette réflexion que tout le monde se fera le 14 avril, c'est que, si tant de bonnes volontés n'avaient pas été entravées, retardées par l'accomplissement des formalités administratives qui font tant de mal à notre pays, le soleil aurait éclairé, le 14 avril, l'Exposition de 1900 complètement achevée, malgré les intempéries de la saison que nous venons de traverser.

Certes, je suis loin de tout louer dans ce qui a été fait et dans ce qui n'a pas été fait. Tout en admirant la Salle des Fêtes, enchâssée dans la Galerie des Machines, le Château d'eau et le Château du feu, qui forment avant-corps, j'aurais voulu voir conserver à l'œuvre de M. Dutert et de M. Condamin leur unité de conception. Je regrette surtout le morcellement de la Galerie des Machines, et, dussé-je admirer les cidreries, moulins à vent, moulins à eau, laiteries hygiéniques, chocolateries, vignobles du Bordelais, de la Bourgogne et de la Champagne, sous l'immense couverture en fer, je déplorerai de ne pas voir toutes ces attractions, dont l'installation fait honneur à M. Dervillé, dans les champs de Vincennes plutôt que sous l'abri que les Salons annuels avaient déjà, depuis quelques années, pris l'habitude de morceler.

Sans contester la dépense de talent de M. Hermant, je songe au charme de l'œuvre de M. Formigé en 1889.

Quel poète que cet artiste exquis et comme il y avait plaisir à tracer avec lui, en 1889, les stances inoubliables de l'Exposition centennale de l'art français !

Et, à ce propos, qu'il me soit permis d'exprimer un regret. L'Exposition de 1900 a fait à chacun sa place, aux artistes, aux musiciens, aux industriels, aux usiniers, à toutes les manifestations de la pensée humaine, sauf à l'une d'elles, à la poésie. Les



ENTRÉE PAR L'AVENUE DE SUFFREN

CHAMP-DE-MARS (Aquarelle de M. Hoffbauer).

serviteurs du Protocole, qui préparent l'inauguration solennelle du 14 avril, avaient eu, le 5 octobre 1896, la pensée géniale de convier les poètes à l'inauguration du pont Alexandre III.

Pourquoi, lorsque le Président de la République viendra, le 14 avril, au seuil de l'Exposition, sur la place de la Concorde, ne pas faire appel aux poètes pour célébrer les magnificences qui vont se dérouler devant lui?

Jamais la France n'a mieux parlé la langue des dieux, qui est en même temps la langue des humbles, et si triomphante que puisse être la prose officielle, ce serait un spectacle vraiment beau que de voir accueillir le chef de l'État, le 14 avril 1900, comme a été accueilli, le 5 octobre 1896, l'hôte auguste de la France.

Je sais bien que la plus grande partie de l'Exposition est vouée à disparaître au lendemain des fêtes de 1900. Mais il en restera assez pour que l'on célèbre le caractère nouveau de ce qui vient d'être fait, pour que l'on glorifie les vertus de ceux qui sont demeurés à la hauteur de la lourde tâche qui leur était imposée.

Pour moi, si j'avais à dire tout le bien que l'on doit penser de l'Exposition de 1900, je ferais tout d'abord la part de l'organisateur en chef, M. Alfred Picard. Je dirais que l'art des horticulteurs de la ville de Paris est sans égal: que M. Giraud a construit, en élevant son Petit Palais, une merveille de goût et de justes proportions; que MM. Resal et Alby sont des constructeurs de génie, MM. Cassien Bernard et Cousin des architectes de premier ordre, et qu'il faut tenir compte à MM. Deglane, Louvet et Thomas de la difficulté qu'ils ont eue à établir, pour le Grand Palais, des profils plaisants. Je n'aurais garde d'oublier la tentative hardie de M. Binet, et, quant à la disposition des œuvres d'art dans le Grand Palais, je ferais toutes les réserves que doivent faire ceux qui ont gardé le souvenir des Expositions de 1855, de 1867, et de 1889, si claires, si simples et si grandes. Je glisserais volontiers sur la rue de Paris pour m'attarder dans la rue des Nations, si grande que soit la difficulté de contempler à l'aise les trésors que l'on y attend, tant on y a multiplié les enveloppes qui les doivent contenir. Je déplorerais, peut-être, comme on l'a déploré en 1889, le maintien du ventre du Palais du Trocadéro, qu'il eût été facile d'ouvrir pour y installer, au sortir du brouhaha de l'exposition coloniale, une salle de repos et une salle vraiment propre aux belles harmonies.

Mais, s'il est de tradition française d'honorer par la poésie les grandes transformations de Paris, si personne n'a oublié la belle Ode aux bâtiments du Louvre, on ne saurait méconnaître que la langue du Parnasse se prête mal aux critiques, qu'elle aime par-dessus tout la louange, et le mieux, puisque l'on n'a pas pensé aux poètes, est de descendre prosaïquement des sommets de la Tour Eiffel, et, après avoir jeté un regard sur ce merveilleux horizon que ferment les coteaux de Meudon, de tracer un simple guide du visiteur à l'Exposition de 1900, au milieu des merveilles qu'il lui sera réservé de voir par un jeu de tickets en apparence très compliqué et au fond très simple.

Si l'on veut bien me suivre docilement, entrons, non point par la porte de M. Binet, sur la place de la Concorde, mais par l'avenue des Champs-Élysées. Le métropolitain, qui aura là une station, ne peut encore nous y transporter, mais, comme les moyens de locomotion sont innombrables, prenons une simple voiture de place, et, le coupe-file aidant, nous arrivons à l'amorce de l'ancien carré Marigny. A gauche, voici le Petit Palais de M. Giraud, qui abritera les objets d'art depuis les origines du monde jusqu'à 1800. A droite, le Grand Palais, dont la construction a été confiée à MM. Deglane, Louvet et Thomas. Dans l'intérieur de ce Grand Palais, nous trouverons la suite de l'exposition des objets d'art, de 1800 à 1900, disposés dans des encadrements reproduisant les styles des différentes phases du siècle. A côté de ces restitutions ingénieuses et depuis si longtemps réclamées, le Grand Palais logera les expositions décennales françaises et étrangères: en d'autres termes, les dernières nouveautés de la saison, peut-être plus vieilles pour la plupart que certains chefs-d'œuvre de l'exposition centennale qui ont ce privilège, dans leur sincérité, de demeurer éternellement jeunes. Les hommes de cheval feront bien de ne pas chercher dans le Grand Palais, la piste du Concours hippique. Elle ne sera ouverte, ainsi que la salle des auditions musicales, qu'au lendemain de l'Exposition de 1900.

En suivant le Cours-la-Reine sans traverser le pont Alexandre III, on rencontre le Pavillon de la ville de Paris, qui ouvre la rue de Paris, précédant les serres où les horticulteurs exposeront les fleurs et les plantes rares, puis la foule des exhibitions particulières, une véritable foire de Neuilly, qui prend fin au Palais des Congrès, que l'architecte Mewès a fait clair, simple, avec de larges baies qui indiquent bien sa destination. De l'autre côté du pont de l'Alma, le Vieux Paris; puis l'exposition des yachts. Laissons de côté la passerelle qui pourrait nous conduire au Champ-de-Mars et jetons un coup d'œil sur les installations coloniales, sur l'Algérie, la Tunisie, les Indes anglaises, le pavillon du Transvaal, les Indes néerlandaises, la merveilleuse exposition russe, la non moins attrayante exposition de la Chine. Considérons un instant les travaux auxquels procède, derrière son vitrage, M. Le Myre de Villers pour les objets de colonisation; ne descendons pas encore dans l'exposition souterraine, demeurons dans le vaste cirque édifié par M. Grosclaude en



Cliché Carle de Mazibourg.

LE CHAMP-DE-MARS

(Au fond le Palais de l'Électricité et le Château d'eau ; plus loin, la Galerie des Machines)



Cliché Carle de Mazibourg.

LE TROCADÉRO ET LES EXPOSITIONS COLONIALES

VUES GÉNÉRALES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE,

PRISES, AU 31 MARS 1900, DE LA PREMIÈRE PLATE-FORME DE LA TOUR EIFFEL

l'honneur de Madagascar ; ne dédaignons pas Fachoda, et M. Castellani. Entrons, pour y retrouver un repos salutaire, dans ces merveilleuses galeries du Trocadéro, où M. de Baudot, délégué par la Commission des Monuments historiques, a complété la série des moulages par des modèles démontables des principaux édifices de la France. Saluons le poète Haraucourt, successeur de



Cliché Carle de Mazibourg PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES *Architecte : M. Toudoire-Bailly.*
Vue prise de la Batterie Triomphale *(Hôtel des Invalides)*

Geoffroy de Chaume et de Viollet-le-Duc, qui a dans M. Pouzadoux un collaborateur des plus artistes, que le budget n'assiste pas dans la mesure où il le devrait. En voici assez pour un jour. Car il ne faut pas s'imaginer qu'en douze heures on verra l'Exposition entière — ni même en douze jours. Pour en prendre une idée, il faudra beaucoup de temps et beaucoup de tickets, et le guide même aura parfois besoin de repos.

ANTONIN PROUST.



SALLE DES FÊTES. DÉCORATION DE M. FRANÇOIS FLAMENG
L'Industrie (vue d'ensemble)

La Décoration de la Salle des Fêtes

EUG. CORMON — FR. FLAMENG — ALB. MAIGNAN — G. ROCHEGROSSE

Au moment où ce numéro paraîtra, l'Exposition de 1900 sera ouverte. Dans la salle des fêtes, incrustée comme un joyau colossal au milieu de la nef immense des machines, l'inauguration officielle déroulera, parmi le ronronnement fastueux des discours, la pompe d'un cortège triomphal. Sous l'énorme coupole, où des flots de lumière, par une ouverture centrale, entreront, des messieurs en habit noir, chamarrés de grands cordons de toutes couleurs, feront des gestes que scanderont, de quart d'heure en quart d'heure, les mugissements rythmés des orchestres. Et dans l'enceinte, où fraterniseront des foules bariolées, on s'offrira des congratulations réciproques où rien de sincère, comme de coutume, n'en-





FRANÇOIS FLAMENG. — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES



FR. ROLARD. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES
Les Sciences



CH. LEROUX. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES
Les Lettres

trera. Voilà d'avance le programme. Il se réalisera, n'en doutez pas, fidèlement.

Entre temps, pour se délasser de l'ennui que les longs discours des inaugurateurs leur causeront, les diplomates et les invités de marque des deux sexes regarderont la salle. Au-dessus des énormes piliers de fer, garnis de multicolores revêtements, et reliés, à vingt-huit ou trente mètres de hauteur, par de robustes arceaux, ils apercevront la coupole, hérissée d'un peuple de statues dont les blancheurs, atténuées par l'or, formeront une paisible harmonie avec les tonalités saumon clair de l'ensemble.



Cliché Braun, Clément & Cie.

FRANÇOIS FLAMENG. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU DE GAUCHE
Les Industries de la Soie et de la Laine

Dans ce cadre à la fois doux et chaud, une large zone de compositions décoratives s'enchâssera. Immédiatement au-dessous de l'œil de verre qui termine à son sommet la coupole, MM. François Flameng et Cormon, Maignan et Rochegrosse ont entrepris, en quatre morceaux séparés, la glorification de l'industrie, des



FRANÇOIS FLAMENG. — ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES



FRANÇOIS FLAMENG. — ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES

arts et des sciences. Chacun de ces morceaux a vingt-six mètres de large sur six seulement de hauteur, et s'enferme dans un encadrement chantourné dont les changements de direction et les courbes rompent la monotonie des grandes lignes horizontales. Pour garder à l'œuvre de chaque peintre sa personnalité, l'architecte a intercalé entre leurs compositions quatre grands médaillons ovales en bas-relief, rehaussés de peinture et d'or. Il les a en même temps avertis, pour ramener à l'unité leurs travaux, d'adopter une ligne d'horizon assez basse. Le pan de ciel ainsi obtenu est énorme et ne semble pas rentrer, de prime abord, dans les conditions de la peinture décorative, mais on se rend compte, après un instant de réflexion, que les peintures, dominées par un plafond lumineux, feraient un contraste par trop brutal avec lui si elles ne se terminaient par les notes fraîches et légères d'un ciel bleu parsemé de quelques légers nuages blancs.

Il résulte, il est vrai, de cette disposition une difficulté de plus pour les peintres. Obligés, de par le programme, de s'interdire les effets de perspective japonaise dont l'emploi, dans la décoration comme dans la tapisserie, permet de varier davantage les groupes et de les répartir en motifs pittoresques, ils se sont vus dans la nécessité d'entasser sur les premiers plans la presque totalité de leurs personnages. Leur adresse a dû consister à intercaler dans ces premiers
consister a intercaler dans ces premiers
plans, pour les fractionner, le plus d'accessoires possible. Ils s'en sont tirés tous quatre à merveille.

Entrons maintenant dans le détail de leurs compositions.

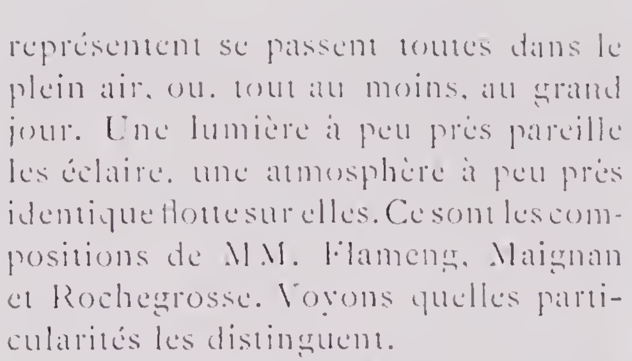
Il en est trois qui, par l'effet général de couleur, ne diffèrent pas sensiblement l'une de l'autre. Les scènes qu'elles

FRANÇOIS FLAMENG. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES. PANNEAU DE DROITE
Les Industries chimiques









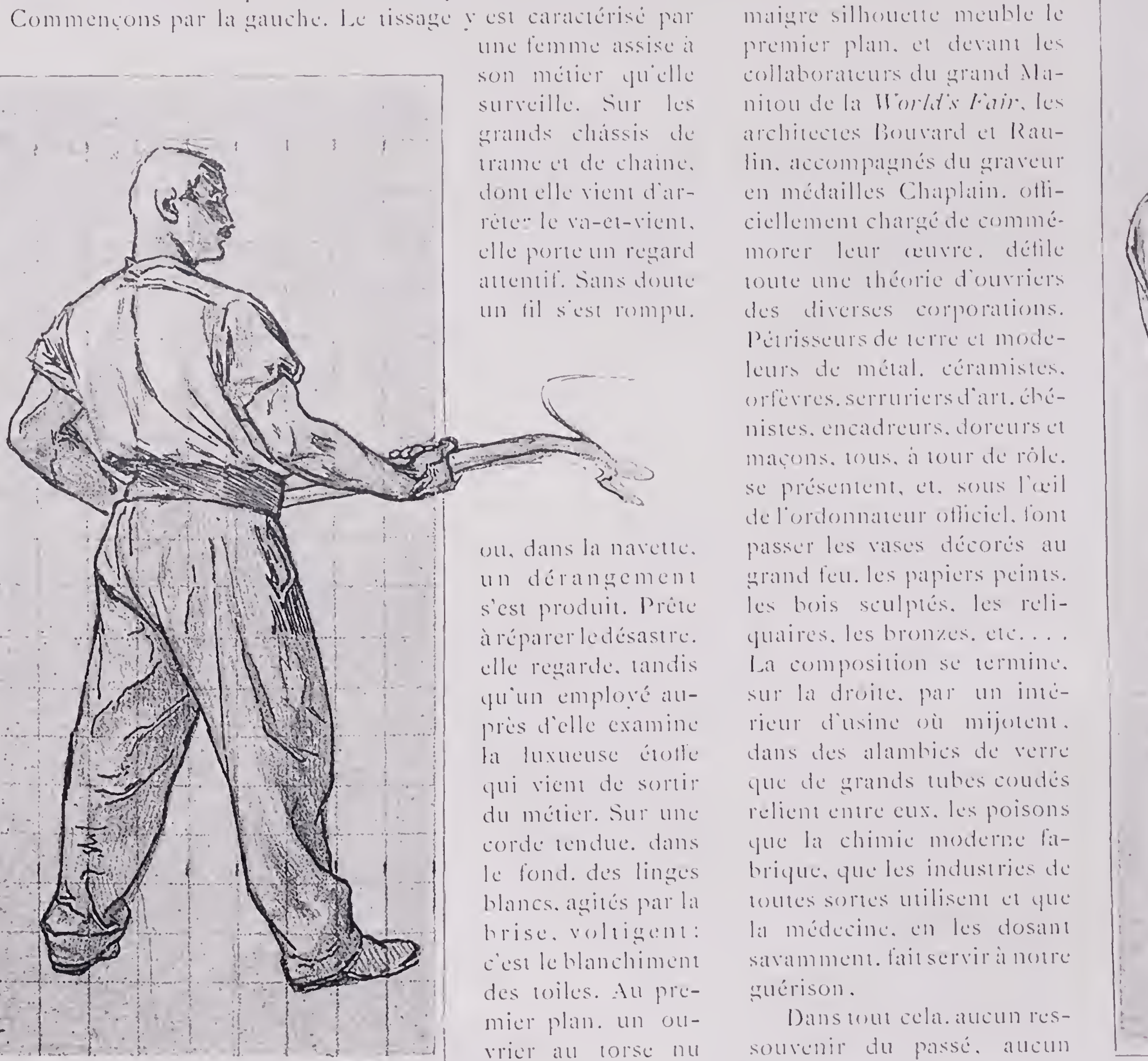
représentent se passent toutes dans le plein air, ou, tout au moins, au grand jour. Une lumière à peu près pareille les éclaire, une atmosphère à peu près identique flotte sur elles. Ce sont les compositions de MM. Flameng, Maignan et Rochegrosse. Voyons quelles particularités les distinguent.

Le programme de M. François Flameng comportait les industries de la soie, de la laine et du fil, les industries d'art décoratif, et enfin les industries chimiques. Tout cela n'avait rien de palpitant. Il y a mis pourtant une variété qui rend sa composition très vivante.

Commençons par la gauche. Le tissage y est caractérisé par une femme assise à son métier qu'elle surveille. Sur les grands châssis de trame et de chaîne, dont elle vient d'arrêter le va-et-vient, elle porte un regard attentif. Sans doute un fil s'est rompu, ou, dans la navette, un dérangement s'est produit. Prête à réparer le désastre, elle regarde, tandis qu'un employé auprès d'elle examine la luxueuse étoffe qui vient de sortir du métier. Sur une corde tendue, dans le fond, des linges blancs, agités par la brise, voltigent : c'est le blanchiment des toiles. Au premier plan, un ouvrier au torse nu transporte une balle de coton ; un second, penché sur une cuve, y brasse dans la teinture les écheveaux de fils de laine.

Pour les industries d'art décoratif, si nombreuses, il ne fallait pas songer, faute de place, à les rappeler d'une façon si précise dans le détail de l'exécution. Flameng les a caractérisées par leurs produits seulement, mais il les a présentées d'une façon fort habile. Devant le commissaire général de l'Exposition, M. Picard, dont la maigre silhouette meuble le premier plan, et devant les collaborateurs du grand Manitou de la *World's Fair*, les architectes Bouvard et Raulin, accompagnés du graveur en médailles Chaplain, officiellement chargé de commémorer leur œuvre, défile toute une théorie d'ouvriers des diverses corporations. Pétrisseurs de terre et modeleurs de métal, céramistes, orfèvres, serruriers d'art, ébénistes, encadreurs, doreurs et maçons, tous, à tour de rôle, se présentent, et, sous l'œil de l'ordonnateur officiel, font passer les vases décorés au grand feu, les papiers peints, les bois sculptés, les reliquaires, les bronzes, etc. . . . La composition se termine, sur la droite, par un intérieur d'usine où mijotent, dans des alambics de verre que de grands tubes coudés relient entre eux, les poisons que la chimie moderne fabrique, que les industries de toutes sortes utilisent et que la médecine, en les dosant savamment, fait servir à notre guérison.

Dans tout cela, aucun ressouvenir du passé, aucun





EUG. CORMON. — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES



CH. MANIGLIER. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES
Les Arts



TH. BARRAU. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES
Les Industries

emploi, même modéré, des formules aujourd'hui démodées et banales, employées trop longtemps par l'art. Ni allégories prétentieuses, ni symboles, mais de l'observation, de la vérité et de la vie. Des personnages parfaitement modernes retracés dans leurs occupations habituelles, stylisés tout au plus dans la juste mesure et, comme il convenait à une composition de ce genre, spirituellement et finement raccordés dans une composition qui reste vraie, en dépit de ce qu'elle a d'arbitraire. On jugera, par les reproductions dont cet article s'accompagne, du mérite dont l'artiste a fait preuve et du rare talent qu'il y a déployé. Le résultat n'a rien, d'ailleurs, qui surprenne ceux qui ont vu les beaux ensembles décoratifs, *la Danse* et *le Drame antique*, dont François Flameng a revêtu le grand escalier de l'Opéra-Comique. Rien de plus heureux, là comme ici, que le mélange de fantaisie et de vérité, d'imagination et de piquante justesse qui caractérise avec tant d'originalité sa manière.

Le principe sur lequel s'est appuyé M. Flameng a également guidé M. Maignan. On lui avait donné à retracer les travaux de la terre, l'agriculture, l'horticulture, l'arboriculture, la viticulture et, accouplement assez bizarre, la pêche. Il a rempli de la façon qui suit son programme.



EUG. CORMON. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU DE GAUCHE
L'Électricité



G. Garen, pinx. — Typogravure Goupil, Paris

1. ITALIE — 2. TURQUIE — 3. ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE — 4. AUTRICHE — 5. BOSNIE-HERZÉGOVINE — 6. HONGRIE — 7. ANGLETERRE — 8. BELGIQUE — 9. NORWÈGE — 10. ALLEMAGNE — 11. ESPAGNE — 12. MONACO — 13. FINLANDE (2e plan) — 14. SUÈDE — 15. GRÈCE — 16. ROUMANIE (2e plan) — 17. SERBIE

SUR LA SEINE. — LES PALAIS DES NATIONS

Le ciel, la terre et l'eau, constituant les éléments essentiels du cadre dans lequel les motifs qui lui étaient dévolus devaient naturellement se grouper, il les a réunis dans un paysage méditerranéen, sorte de promontoire d'où la vue s'étend au loin sur



EUG. CORMON. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU CENTRAL
Les Mines et les Forges

la mer. A la pointe de ce promontoire, sur une pente couronnée d'un bouquet d'oliviers où jeunes gens et jeunes filles, grimpés à même les branches, s'occupent activement de la cueillette, un pêcheur vient d'aborder, portant ses filets sur son dos. Des paniers placés à ses pieds renferment l'éblouissant étalage des fruits de mer que son filet, au large, vient de cueillir : la dorade et le mulet, la langouste et la vulgaire rascasse y chatoient et du visqueux éclat de leurs écailles font une fête et un savoureux régal pour les yeux. De colossales citrouilles, tout auprès, arrondissent leurs panses, que le soleil, avec une ardeur généreuse, a dorées.

Un peu plus loin, sur la droite, le promontoire s'élargit en plateau. On vient de faire la récolte du blé, comme l'atteste une moissonneuse-lieuse remisée, à quelque distance, sur la lisière d'un petit bois. Tandis qu'une jeune femme, debout, mesure au boisseau le blé que, dans une aire voisine, on vient de battre, une seconde, à quelques pas d'elle, accroupie, se repose, une brassée de cardons dans les mains au milieu d'un tas de légumes amoncelés. Pour fêter cette journée productive, les maîtres, en joyeuses toilettes, dans les fonds, se livrent aux douceurs d'un pique-nique où l'on sable gaiement le champagne.

EUG. CORMON. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU DE DROITE
Le Génie civil

Détail léger, qui a son prix. Ces figures qui, du sol, paraîtront à peine perceptibles, ont quatre mètres de hauteur en moyenne. La femme aux cardons, la plus rapprochée du bord, aurait, si elle se levait, plus de cinq mètres, et l'on voit, dans le motif qui flanque sur la droite celui de l'agriculture, et qui symbolise les fleurs et les fruits de nos jardins, des pêches beaucoup plus grosses qu'une tête d'homme.

J'ai dit que la partie de droite de la composition de M. Maignan était consacrée à l'horticulture. C'est ce morceau qui sera certainement le plus goûté de tout l'ensemble. En saisira-t-on, du plancher de la salle, les finesses ? J'ai grand'peur qu'à cette énorme distance tout ne se brouille. En tout cas, l'effet des colorations, vues de près, est charmant. C'est une harmonie de bleus et de gris, de mauves et de roses, dont la douceur mourante est exquise. Et le sujet, présenté avec infiniment de goût, ajoute encore au plaisir. Jugez-en.

Dans un vaste jardin, borné par un rideau de fines charmilles derrière lesquelles de hautes futaies s'entrevoient, une



Cliché Leroyer & Cie. ALBERT MAIGNAN. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU CENTRAL
Le Vin, le Blé

énorme corbeille, que dis-je ? un véritable champ de rhododendrons, et, sur ce tapis délicat, dirigeant d'une main sûre le tuyau de sa lance d'arrosage, une jeune femme dont la toilette légère s'assortit aux colorations nuancées du champ de fleurs.

Ce n'est pas tout. Pour varier le motif de couleurs et corser le pittoresque de la scène, l'artiste a imaginé un effet de lumière qui transforme en un élégant arc-en-ciel la nappe d'eau échappée du tuyau d'arrosage. Enfin, pour meubler la composition sur le devant, il y a mis un groupe de femmes assises, leur tâche terminée, près des paniers où s'entasse leur récolte de fruits, poires et pêches, abricots et prunes. Le contraste de ces colorations vigoureuses avec les colorations tendres des fleurs est parfait.

Je ne vois qu'un reproche à adresser à l'artiste : c'est le défaut d'unité introduit dans sa composition par le groupe de jeunes femmes en toilette de ville, dont les élégances tranchent péniblement sur la note apaisée et rustique du reste. Ce groupe a une raison d'être, il est vrai : il symbolise et il rappelle la vigne. J'aurais préféré, quant à moi, un groupe de moissonneurs buvant à plein verre la piquette qu'il est d'usage, dans les campagnes, de servir à tous les ouvriers de la moisson.

Nous n'avons vu jusqu'ici que des artistes opérant suivant les habitudes reçues et par les procédés habituels. M. Rochegrosse nous met en présence, au contraire, d'une tentative nouvelle. Tandis que les autres, dans leur décoration, emploient des demi-teintes et recherchent des effets de contraste qu'ils

obtiennent par la juxtaposition de notes de lumière et de notes d'ombre vigoureusement accentuées. M. Rochegrosse s'est dit qu'à la distance où sa peinture serait vue, les notes d'ombre couraient grand risque de faire tache, et des taches d'un noir impénétrable, qui désaccorderaient l'ensemble et en détruiraient fatalement l'harmonie. Il s'est souvenu, en même temps, que l'impressionnisme, en supprimant du tout au tout les notes d'ombre et en n'usant, dans l'exécution, que de tons purs sans mélange aucun des couleurs, arrivait à une intensité lumineuse assez rare.

Le reproche communément adressé à cette école de supprimer le dessin et de le remplacer par la tache n'est valable qu'en ce qui concerne le tableau de chevalet. Ce procédé convient, en effet, à merveille à la peinture décorative, toujours hors de portée de nos yeux. L'éloignement unifie et fond les couleurs, quelque séparées qu'elles soient dans l'exécution. Les



Cliché Ferrique & Fils.

ALBERT MAIGNAN. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU CENTRAL
Le Blé, les Légumes

notes les plus vibrantes s'y harmonisent : elles y prennent une douceur apaisée dont on ne les croirait pas susceptibles, et l'effet y gagne en intensité et en charme.

Fort de cette observation, il a traité suivant la méthode impressionniste la partie décorative qui lui revenait. Le procédé qu'il a employé diffère néanmoins quelque peu de l'impressionnisme tel que nous le connaissons. S'il a usé, dans les ombres aussi bien que dans les clairs, de couleurs posées à l'état pur, sans cuisine de palette, sans mélange, pour faire chanter les pénombres au lieu de les assourdir, il n'a employé pourtant ni la tache, ni le point, ni la virgule, et son exécution s'est caractérisée par un système de hachures analogue à celui des tailles et des contre-tailles du burin. Dans l'esquisse, qui a passé sous mes yeux, l'effet de couleur et de lumière est absolument séduisant. Nul doute que la même séduction ne subsiste dans la composition définitive, car le procédé était on ne peut plus visible dans l'esquisse, tandis que dans l'œuvre dernière il disparaîtra, vu la distance, et restera insaisissable pour l'œil. Ajoutons d'ailleurs que l'exécution en a été conduite par l'artiste avec un tact et une modération qu'on souhaiterait, dans l'application de leurs principes, aux maîtres même les plus qualifiés de l'impressionnisme.

Ceci dit sur l'exécution, passons à la composition du morceau.

Le sujet, un peu bizarrement mêlé, se résumait ainsi : *Armées de terre et de mer, Colonies, Beaux-Arts, Hygiène et*

Assistance publique. Faire un tout de ces éléments incohérents était déjà difficile, mais la difficulté s'augmentait de la nécessité imposée à l'artiste, de rappeler, dans la présentation des armées de terre et de mer, la distribution des drapeaux de 1881. Cette exigence l'a gêné sérieusement, car elle ne le menait à rien moins qu'à lui faire manger, par cette seule partie de son programme, tout l'espace dont il pouvait disposer.



Cliché Fernique & Fils.
ALBERT MAIGNAN. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU DE GAUCHE
La Pêche, le Cidre, la Cueillette

Cliché Fernique & Fils.
ALBERT MAIGNAN. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES, PANNEAU DE DROITE
Les Jardins, les Fruits

Or, il lui semblait, au contraire, que le gros élément d'intérêt de son sujet consistait dans l'évocation des Beaux-Arts. Il tenait à faire de



G. ROCHEGROSSE. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES. — PANNEAU CENTRAL
Les Beaux-Arts

ce morceau le point central de sa composition. L'hygiène et l'assistance publique occuperaient l'extrémité droite. Il fallait à tout prix enfermer la distribution des drapeaux dans l'extrémité gauche.

Pour y arriver, il a représenté en perspective oblique les tribunes de Longchamps.

Au pied de ces tribunes, encombrées de personnages officiels et de public de marque, égayées par un joyeux bariolage de drapeaux, il a groupé au premier plan, sur le sol, des représentants de toutes les armes. Cuirassiers et dragons, fantassins et hussards, matelots et artilleurs, infanterie de marine et turcos, spahis et tirailleurs soudanais, tous les costumes et tous les tons de couleurs réunis dans un étourdissant pêle-mêle que la présence des troupes, dans le lointain, corrobore, soutient et explique.

Au milieu, les Beaux-Arts, caractérisés par une réunion de jeunes gens et de jeunes femmes aux toilettes esthétiques, dans un paysage parisien qui semble être un de ces vieux jardins de Montmartre d'où la vue plonge au loin sur Paris. Au centre de la composition, un musicien tire de son violon des accords dont une jolie personne, à longue robe de brocart, est charmée ; assis à son chevalet, un jeune peintre fixe sur une toile le décor ; un sculpteur admire un torse antique, et un Botticelli montmartrois esquisse une des poses classiques de la danse.



G. ROCHEGROSSE
ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES

La partie, à mon gré, la meilleure de la composition, parce qu'il ne s'y mêle, comme dans celle que je viens de décrire, aucune trace d'affectation et de recherche, parce qu'elle est, d'autre part, mieux meublée, inspirée plus directement par la vie, est le morceau de droite, consacré à l'hygiène et à l'assistance publique. Le paysage dans lequel elle s'encadre, très nature, est baigné d'une lumière charmante. La maison, hôpital ou maison de retraite, qui s'aperçoit, entourée de verdure, dans les fonds, et qu'un joli coup de soleil illumine, est agréable et plaisante au possible. On entrevoit aussi, à distance, une escouade de jeunes gens, en costume de gymnastes, exécutant, sous la direction d'un prévôt, des mouvements d'ensemble rythmés, qu'on sait gré à l'artiste d'avoir reléguée loin de l'œil, dans les fonds. Les premiers plans, occupés par un joli tableau de famille, enfants en bas âge et nourrices, ont un bel accent de vérité. L'extrême droite, enfin, n'est pas moins attrayante avec son groupe d'internes et de médecins occupés, autour d'une génisse, à recueillir le vaccin qui va immuniser dans leurs jeunes années les enfants. Tout cela est fermement écrit, bien planté, ingénieusement composé, doux et fin de colorations. C'est parfait.

Nous arrivons à la quatrième portion de la coupole : *Forges, Mines, Électricité, Génie civil.* Cormon *invenit et fecit.*

Impossible à ce dernier de se tenir aussi près de la réalité que les autres. L'obligation, aussi impérieuse pour lui que pour eux, de réserver dans sa composition de grands pans de ciel et de concentrer la presque totalité de ses motifs sur les deux premiers plans, lui interdisait de s'inspirer directement de la nature. Le travail des mines, par exemple, qui peut fournir dans un tableau des motifs on ne peut plus pittoresques, ne pouvait se caractériser, avec des exigences comme celles-là, que par les produits qui en sortent et l'usage qu'on fait de ces produits. La variété, d'autre part, et la multiplicité des industries électriques en faisaient une matière assez diffici-



G. ROCHEGROSSE
ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES

lement malléable, et le travail des forges, au lieu d'être représenté, comme il sied, dans l'intérieur empoussiéré d'une usine, devait être représenté au grand jour. M. Cormon avait donc forte affaire, et c'est miracle qu'il se soit tiré avec autant de liberté d'un sujet aussi périlleux.

Il a relégué, sur la gauche de sa composition, l'électricité et les industries qui en dérivent, concentré le travail des forges et des mines dans le milieu, réparti le génie civil sur la droite.



G. ROCHEGROSSE. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES. PANNEAU DE GAUCHE
Armées de terre et de mer. Colonies. Distribution des drapeaux au 14 juillet 1881

L'électricité forme un groupe assorti avec un rare bonheur. A la lumière des lampes à incandescence suspendues, tout en haut de la composition, au sommet de mâts gigantesques, on voit une automobile, portant un groupe élégant, glisser à toute vitesse sur le sol. Devant elle, un ouvrier en manches de chemise soulève avec effort le levier d'une puissante dynamo, et, du côté opposé, un groupe appétissant de jeunes beautés se livre aux douceurs de l'envoi d'une dépêche et de la communication téléphonique. Assises à une table, deux d'entre elles tapotent à coups redoublés sur le clavier d'un appareil transmetteur ou déroulent le long ruban bleu piqué, par l'appareil récepteur, de signes cabalistiques. Au premier plan, un téléphoniste, debout à côté de son tableau, approche de son oreille le caoutchouc cerclé de métal où la voix de l'abonné se répercute. Comme mise en scène et comme exécution, ce morceau de l'électricité est parfait.

Dans la portion centrale, forges et mines, mais surtout, à vrai dire, les forges, car la



G. ROCHEGROSSE. — ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES

mine n'y figure que sous la forme restreinte du combustible qu'on vient d'en tirer pour alimenter les fournaises où lentement se liquéfie le métal, et qui porte au blanc le fer en barres. Tandis que dans le ciel gris dont les profondeurs, à l'approche de la nuit, s'enténèbrent, les hautes cheminées vomissent leurs fumées et leurs flammes, une équipe de forgeurs, au torse nu, lève le marteau et l'abaisse, en mouvements cadencés, sur l'enclume.



G. ROCHEGROSSE. — DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES. PANNEAU DE DROITE
Hygiène et Assistance publique

A l'extrémité droite, les travaux du génie civil (chemins de fer, construction de ponts métalliques, chaudières de bateaux à vapeur, construction d'édifices) sont rappelés par une série de travailleurs épars sur les berges de la Seine, au droit du pont de la Tournelle. Le décor, qui représente le panorama de la rive gauche, dominé par la tour de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, est fort plaisant à l'œil dans l'harmonie de gris légers de son ciel. Au second plan, le cours oblique du fleuve, traversé par un pont métallique, et ses eaux, sillonnées par des chalands à vapeur et de coquets bateaux-mouches, disent déjà toute une série de travaux que les ingénieurs, d'habitude, exécutent. Au premier plan, de robustes ouvriers chargent de houille les wagonnets d'un petit train dont la locomotive, sous pression, fume et crache. Tout auprès, de lourds débardeurs combinent leurs efforts pour faire glisser sur des rouleaux de bois l'énorme masse d'une pierre de taille.

Voilà nos descriptions terminées. Elles feront comprendre aisément toute la peine que ces compositions, au programme surchargé, ont dû coûter aux artistes. Ce n'est pas un mince mérite pour eux d'avoir réussi à traduire en compositions vives et claires ces sujets aux thèmes compliqués. En recueilleront-ils, au point de vue moral, un profit proportionné à leur peine? C'est ici que la question devient douteuse. J'ai grand'peur pour eux





G. ROCHEGROSSE. — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE LA SALLE DES FÊTES

que leur travail, à l'invraisemblable distance où il sera placé, ne se lise pas. Non seulement on n'en percevra pas toutes les nuances, mais il me paraît impossible qu'on en perçoive nettement les grandes lignes. Ce n'est pas du sol qu'il faudra chercher à les voir, mais de la galerie intérieure qui fait le tour, au-dessus des arcades, de la salle. Vouloir s'en rendre compte autrement sera enfantillage tout pur. On ne distinguera, à trente mètres, qu'un fouillis plus ou moins séduisant, mais kaléidoscopique certainement, de taches variées. Quelque lumière que doive déverser sur ces taches la coupole vitrée qui les recouvre, on ne se retrouvera, au milieu de ce confus bariolage, qu'au moyen d'une forte lorgnette. Encore faudrait-il, pour bien voir, imiter ce touriste londonnien qui, pour contempler le plafond de la Sixtine, s'étendit délibérément sur le dos. Le moyen, sans doute, est pratique, mais la réalisation n'en est pas commode dans une foule, et, le fût-il, l'exemple n'en serait pas contagieux. On affronte volontiers la haine ; on ne se couvre pas, sans bonnes raisons, de ridicule.

Mais nous n'avons pas tout dit sur la décoration picturale de la salle. Outre les grandes compositions de Flameng, de Maignan, de Cormon et de Rochegrosse, elle renferme une foule de morceaux d'importance secondaire. Dans les voussures de pénétration des arcades, force médaillons symbolisent les *Saisons* et les *Mois*. Le Printemps y a été figuré par M. Hirsch, l'Été par M. Maillart, l'Automne par M. Suraud, l'Hiver par M. Thirion. Quant aux *Mois*, ils se sont groupés trois par trois, M. Mengin s'est chargé de nous traduire Janvier, Février et Mars ; M. Bergès, Avril, Mai et Juin ; M. Tournier, Juillet, Août et Septembre ; M. Georges Sauvage, Octobre, Novembre et Décembre. Ajoutons à ces noms, pour n'oublier personne, ceux des quatre sculpteurs auxquels on doit les grands médaillons intercalés entre les compositions décoratives de la coupole, MM. Maniglier, Leroux, Théophile Bareau et Rolard.



DIPLOME DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900. — Dessin de M. Camille Boignard

Supposons maintenant que de l'entrée principale, celle qui donne sur le Palais de l'Électricité, vous pénétriez par l'escalier d'honneur dans la salle, vous verrez juste en face de vous une immense tribune, la loge présidentielle. Elle sera flanquée, à droite, d'un grand orgue, et, à gauche, d'une horloge monumentale. Pour loger enfin les 20.000 personnes que la salle, au dire des architectes, doit contenir, quatre travées de gradins, disposées en amphithéâtre, s'ouvriront de chaque côté de la porte en un majestueux éventail. S'il y a lieu de prévoir une affluence encore plus considérable, des fauteuils pourront être disposés au pied des gradins, sur le parquet de la salle. Et, comme la tribune présidentielle, à elle seule, est à même de contenir dans les quinze cents personnes, vous jugerez de la cohue qui s'entassera dans la salle des fêtes aux grands jours.

Ces jours-là, vous ferez bien, si vous le pouvez, de promener dans d'autres parties de l'Exposition votre curiosité, car on s'écrasera ferme à la sortie de cette serre gigantesque. On y respirera d'ailleurs très mal. Si puissants que soient les ventilateurs destinés à y changer l'air, ils n'y importeront qu'un air raréfié, puisé dans la galerie des machines et surchargé, comme il est naturel, de poussières dont les organismes les plus sains ne s'accommoderont, quoi qu'on en dise, qu'avec peine.

Reste un dernier danger, plus sérieux, et qu'on nous saura gré de signaler. Transformée en galerie de l'alimentation, la galerie des machines s'est meublée d'une multitude de baraques où les produits, tant étrangers que français, seront exposés d'une façon évidemment pittoresque, mais éminemment inquiétante. Qu'une étincelle, un jour de grande fête, vienne à tomber sur une de ces coquettes maisonnettes dont la toile peinte et le bois font les frais, vous verrez l'admirable flambée que feront ces joujoux de Nuremberg. En cinq minutes, ce serait un incendie colossal dont on ne dénombrerait pas les victimes. Mais ne soyons pas prophète de malheur. On a dû, au commissariat général, envisager d'avance le danger ; on a dû, de toute nécessité, y parer. Ni surveillance, ni mesures préventives ne manqueront. Mais les spectateurs feront bien, par surcroît, de se prémunir eux-mêmes. Souvenez-vous du bazar de la Charité, et veillez.

FR. THIÉBAULT-SISSON.

BENJAMIN-CONSTANT

A l'Exposition Décennale

Parmi les envois les plus significatifs de l'art français à l'Exposition décennale, les huit toiles de M. Benjamin-Constant fixeront tout particulièrement l'attention par les multiples qualités de forme et de pensée dont elles font preuve. La foule et les délicats y trouveront également de quoi satisfaire leur idéal. Aux uns, le grand peintre offrira cet élément d'humanité, cette clarté dans l'idée que l'on ne saurait lui refuser; les autres trouveront chez lui un sens de l'élégance et de la ligne, une abondance de coloris que semblent lui avoir légués les grands maîtres du passé.

Assurément l'art de M. Benjamin-Constant est déjà fort connu de tous par ses envois annuels aux Salons et à de nombreuses expositions particulières (l'activité du peintre est, en effet, prodigieuse et son labeur incessant); mais l'on pouvait craindre, dans une certaine mesure, que ses tableaux de la Décennale n'ajoutassent rien à sa gloire. Tel n'est pas le cas. En groupant quelques-unes de ses œuvres les plus caractéristiques, en choisissant dans ce vaste ensemble de portraits de tous genres ceux qui portent l'empreinte la plus précise de sa forte personnalité et où toutes ses qualités se manifestent avec le plus d'harmonie, M. Benjamin-Constant se révèle au contraire plus grand artiste que jamais et nous fait oublier — quel est donc l'artiste qui fut toujours égal à lui-même? — certains portraits moins réussis ou certains tableaux moins heureusement composés. C'est donc l'art de M. Benjamin-Constant sous son jour le meilleur, tel peut-être qu'il survivra, que nous pouvons admirer aujourd'hui. Tous les aspects les plus variés de son talent apparaissent clairement en ces huit toiles.

Voici tout d'abord une grande et forte composition décorative qui marque bien, avec les belles œuvres de l'Opéra-Comique, l'éclosion complète de l'art de M. Benjamin-Constant comme décorateur. C'est ici *l'Entrée du pape Urbain II à Toulouse*, où le peintre a représenté, avec une extrême puissance de coloris, un de ces papes guerriers tout en armes, comme en vit le moyen âge, qui chevauche, précédé d'une châsse étincelante, parmi les ors et les brocarts, au milieu des cardinaux, des évêques et des soldats.

Ce qui intéresse à juste titre lorsqu'on regarde ces deux grandes toiles destinées à la Galerie des Illustres du Capitole de Toulouse, où figurent déjà certaines œuvres capitales de l'art français moderne, c'est que le peintre s'est justement inspiré des deux principes essentiels de la grande décoration. Tout d'abord l'œuvre attire par son unité, aussi bien de composition que de couleur: une impression d'ensemble des plus nettes s'en dégage, et on a la sensation que, mise en place et vue dans l'éloignement qui lui convient, elle ne fera que gagner encore. Cependant le peintre n'a sacrifié aucun détail de son tableau à son désir de réaliser un *tout* harmonieux et décoratif. *L'Entrée d'Urbain II* peut aussi bien être examinée de près que vue dans son ensemble, et au seul point de vue de la grande décoration. Car, et les maîtres du XVe et du XVIe siècle le prouvent surabondamment, on peut réaliser une belle décoration sans pour cela négliger, comme trop de peintres seraient tentés de le croire, tous les détails. L'œuvre de M. Benjamin-Constant contient différents morceaux que l'on n'oublie pas, et, avant tout, le groupe du pape à cheval, si vivant dans ses gestes et ses mouvements et si vrai dans sa reconstitution.

M. Benjamin-Constant est, avant tout, un grand portraitiste, l'un des peintres français de notre temps qui savent rendre la physionomie humaine avec toute sa force expressive et pénétrer avec le plus de subtilité l'âme de leur modèle, qualités qui n'apparaissent jamais plus distinctement que lorsque le peintre représente des visages qui lui sontt amiliers. Tel fut, du reste, le cas de tous les maîtres, de Rembrandt peignant les membres de sa



Phot. Fiorillo — M. BENJAMIN-CONSTANT

famille, de Rubens recommençant plusieurs fois des portraits de sa femme, de Titien représentant la Flora. Aussi trouverait-on difficilement, dans l'œuvre de Benjamin-Constant, une page plus belle que celle où il s'est plu à représenter ses deux fils, depuis, hélas ! séparés par la mort.

Le portrait de Madame von Derwies figurait au dernier





Benjamin-Constant, pinx^t

L'ENTRÉE DU PAPE URBAIN II
DÉCORATION DE LA SALLE DES « ILLUSTRES » AU CAPITOLE DE TOULOUSE

Salon. C'est une œuvre très brillante, pleine de belles trouvailles et d'une allure décorative incontestable. L'artiste a très habilement gradué les différents jaunes du paysage et de la robe, cette dernière d'une abondance et d'une souplesse de plis dignes des

plus grands maîtres du portrait. La beauté des étoffes ne lui a pas fait négliger les chairs de son modèle, qui sont d'une beauté toute flamande.

M. Benjamin-Constant, qui est à ses heures un excellent critique, écrivait tout récemment dans une grande revue anglaise à propos d'un portrait de Gladstone par Millais, ces lignes d'une esthétique et d'un sens si profonds : « La peinture n'est qu'une manière d'exprimer la vie, et l'artiste qui ne se soucie que de la technique seule doit forcément renoncer à observer... Ne cessons jamais de répéter cet axiome : tout repose dans l'étude de l'individualité. »

Il me semble que ces lignes expriment fort bien l'idéal



J.-J. Benjamin-Constant pinx. — Cliché Braun, Clément & Cie.

URBAIN II (*Détail*)

de M. Benjamin-Constant, et qu'elles peuvent s'appliquer à des œuvres comme les portraits de Mademoiselle Calvé, de Madame von Derwies, de Madame Glaenzer, de Madame Laugier et de la Reine d'Angleterre. Ce ne sont pas là seulement des toiles somptueuses et riches, élégantes et gracieuses, pleines de noblesse ou d'abandon, ce sont des œuvres vraies et qui témoignent d'une étude scrupuleuse de l'*individualité*. Aussi peut-on leur prédire qu'elles resteront comme une vision réelle et vécue de l'humanité de notre temps, qu'elles représenteront fort justement aux yeux des générations futures, un type parfait de la légende du XIXe siècle, et qu'elles mériteront entre toutes d'être appelées — hommage suprême que M. Benjamin-Constant décernait au portrait de Gladstone par Millais : — *une page d'histoire*.

HENRI FRANTZ.



Typogravure Goupil, Paris.

PORTRAIT DE Mlle J. VON DERWIES

Directeur : M. MANZI. Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

LE VILLAGE SUISSE



MAISONS DE BERNE



ÉGLISE

Le Village Suisse qui occupe, derrière la Galerie des Machines, un terrain de vingt et un mille mètres de superficie, relié par une passerelle à l'enceinte officielle, sera l'attraction à la fois la plus originale, la plus artistique et la plus grandiose de l'Exposition; les travaux de construction, aujourd'hui complètement terminés, ont été menés activement pendant plus de trois ans. Les auteurs du projet, MM. Ch. Henneberg et J. Allemand, ont su concentrer dans leur admirable reconstitution toute la synthèse de l'intéressant et original petit pays qui nous avoisine.



CHEMIN DE LA CASCADE

Le Village Suisse représente la Suisse telle qu'elle est: maisons, chalets, arcades, boutiques, fontaines ont été amenés à grands frais des vallées de l'Engadine, de Gruyère, du Valais; les rochers mêmes viennent de Suisse, authentiques ou moulés dans la haute Alpe.

Les photographies que nous reproduisons ci-contre ont été prises au Village Suisse le mois dernier; elles donnent une idée parfaite de l'œuvre gigantesque qui a été accomplie, celle qui consiste à transporter des montagnes. Les travaux n'étaient pas alors complètement terminés, et les trois cents habitants venus de Suisse, qui s'y trouvent aujourd'hui, ne peuplaient pas encore les maisonnettes et les chalets du Village. Mais maintenant, les bergers et leurs troupeaux qui animent ce cadre si pittoresque, une cascade qui tombe d'une hauteur de trente-deux mètres et met en mouvement une scierie, la végétation alpestre, la vraie nature scrupuleusement reproduite, tout contribue à donner l'illusion de la Suisse, et le visiteur se croit transporté hors de France alors qu'il est en plein Paris.

Au milieu du brouhaha fatigant de l'Exposition, de la poussière et des charivaris, ce coin tranquille fera les délices du visiteur lassé qui viendra s'y reposer dans la paix et le calme de la grande nature.

VERS LE PATURAGE



PRÈS DES MAZOTS

Clichés L. Trinquier.



Le "Complet=Exposition" à 52 fr. 50, qui sera mis en vente à PARIS

A partir du 15 Avril 1900

Directeur : M. Manzi. Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. Blondin.